

## La présence mythique de Blanche dans la création d'Henry Bauchau

par Béatrice Bonhomme

1947, Henry Bauchau vient tenter à Paris la dure expérience de la psychanalyse dont Myriam Wathee dit très justement « *qu'elle doit lui permettre de retrouver, dans l'inextricable labyrinthe du désarroi personnel où il se trouve, une voie ouverte sur l'horizon* »<sup>1</sup>. Nul doute que cette expérience ainsi que la rencontre avec la psychanalyste Blanche Reverchon, élève de Freud, pionnière du freudisme, « Freude » au féminin, pour reprendre une trouvaille de Jean Wahl<sup>2</sup>, ne soit absolument déterminante dans le parcours d'Henry Bauchau. Blanche dans *Moments d'une psychanalyse* rend elle aussi hommage à Freud lorsqu'elle écrit : « *L'analyse pratiquée selon la méthode de Freud nous offre une moisson à peu près inépuisable de faits dans lesquels apparaît avec la solidité d'une chose cet inconscient hétérogène à notre conscience ; nous ne voyons pas l'inconscient, mais l'inconscient se fait voir sous des milliers d'aspects révélateurs ; une matière psychologique d'une extraordinaire densité, d'une complexité extrême, dont la traduction en langage clair ne paraît pas toujours possible (...)* »<sup>3</sup>. Il est évident que la psychanalyse, telle que la pratiquait Blanche, eut valeur de révélation pour Henry Bauchau. Si, encore aujourd'hui, le poète a dans son bureau un tableau représentant Blanche, cela a, bien entendu, du sens. Car comme le dit Blanche, « *l'analyse ne concerne pas le bonheur, mais le destin* »<sup>4</sup>. Destin comme oracle, prophétie ou comme paroles de la Sibylle, émanation d'une sagesse aussi vieille que le monde et dépositaire de la révélation primitive. Peut-on lire ainsi un signe destinal dans le fait que Henry Bauchau enfant ait été littéralement fasciné par un panneau lumineux qui

---

<sup>1</sup> Myriam Wathee-Delmotte, *Henry Bauchau*, édition Labor, 1994, p. 14.

<sup>2</sup> Jean Wahl, « Blanche Jouve », *Œuvres*, Tome II, p. 1727.

<sup>3</sup> Dr Blanche Reverchon-Jouve et Pierre Jean Jouve, *Moments d'une psychanalyse*, *Œuvres*, Tome II, p. 1555.

<sup>4</sup> Henry Bauchau, *La Grande muraille*, *Journal de la déchirure* (1960-1965), coédition Actes Sud-Leméac, 2005, p. 24.

dominait le toit d'un hôtel près de la gare et qui portait le nom de « *Miss Blanche* »<sup>5</sup> ? Déjà l'enfant est amoureux de ce nom, ne sachant pas encore qu'une femme portant ce prénom sera un jour une présence essentielle dans sa vie.

Analyse, donc, menée par une femme d'exception, un être de transmission. Ce terme de « *transmission* » réapparaît à de nombreuses reprises dans le *Journal* (p. 24), idée de transmission décrite par Blanche elle-même comme celle d'« *une transmission de sang* »<sup>6</sup>. Transmission comme transfert de la mère à l'analyste, transmission maternelle de sang, transmission qui permet de trouver la force de vivre dans la parole et la création. En effet l'analyse que conduit Blanche, durant quatre ans, auprès de Henry Bauchau n'est pas n'importe quelle psychanalyse. Jean Wahl parle d'une analyse par delà des mots et en deçà des mots, « *sorte d'analyse existentielle* » (II, 1727). Cette forme de psychanalyse consiste avant tout à ouvrir un chemin vers la création artistique. En ce sens l'aveu de Véronique dans *L'Enfant bleu* à propos d'Orion : « *Je pense que c'est un artiste* », déclaration à laquelle Vasco répond « *ton traitement est basé sur cela* »<sup>7</sup>, vaut, me semble-t-il, pour tout le travail psychanalytique de Blanche. C'est Blanche qui guide Henry Bauchau vers l'issue créative, issue qui n'intervient que tardivement dans la vie de l'écrivain et pour laquelle il lui a fallu mener auparavant tout un chemin initiatique de maturation : « *[...] je dois attendre que les choses viennent à maturation, sans pouvoir les forcer* »<sup>8</sup>. Blanche insiste sur cette patience qu'il faut avoir : « *L'œuvre chez vous est le fruit d'une lente maturation plus que de tout autre chose. Il ne faut pas vous impatienter, ni forcer* »<sup>9</sup>, comme si l'épreuve du labyrinthe était nécessaire pour parvenir à dépasser les blocages, les mutilations inconscientes, les privations qui sont souvent des sortes d'héritages, des réflexes

---

<sup>5</sup> Henry Bauchau, *La Déchirure*, Actes Sud, 2003, p. 19.

<sup>6</sup> *La Grande muraille*, *op. cit.*, p. 24.

<sup>7</sup> Henry Bauchau, *L'Enfant bleu*, Actes Sud, 2004, p. 167.

<sup>8</sup> *La Grande muraille*, *op. cit.*, p. 25.

<sup>9</sup> *Ibid.*, p. 25.

acquis : « *Comme mon père s'est vu privé de l'armée, sa véritable vocation, je me suis longtemps privé d'écrire* »<sup>10</sup>. En évoquant obstinément le labyrinthe et en métamorphosant sans cesse les données du mythe crétois y afférant, Henry Bauchau reconnaît manifestement le dessin de sa propre expérience à travers cette représentation fondamentale. L'appropriation de ce mythe est motivée par les circonstances de son histoire personnelle et de la quête psychanalytique. Si la poésie est l'œuvre d'un créateur, toute nouvelle aventure dans le labyrinthe de la pensée, doit permettre de vaincre l'essence de ce piège, de manière à inventer en soi son identité propre comme un point de fuite. Ariane conserve, dès lors, le rôle d'un guide conduisant vers la libération. Il n'est peut-être pas indifférent, d'autre part, de noter que Blanche considère également l'œuvre de Pierre Jean Jouve comme une « *œuvre tardive* » à laquelle l'expérience de la rupture a été nécessaire pour s'épanouir<sup>11</sup>.

Le thème du labyrinthe, si prégnant chez Henry Bauchau, est, en effet, également obsessionnel chez Jouve qui construit ses romans autour du schème de l'épreuve et qui déclare dans *En Miroir* : « *L'art peut toujours apporter la résolution mais non sans que le Minotaure et Thésée aient livré bataille, le labyrinthe les couvrant tour à tour* ». Jean Wahl d'ailleurs, après la mort de Blanche, écrit : « *C'est elle qui introduisit Jouve dans ces labyrinthes de la province de Trente qu'est notre pensée, labyrinthe qui se découvre soudain et se recouvre en serpent* » (II, 1727), tout comme dans l'œuvre de Bauchau, le personnage d'Ariane, qui offre le fil de la libération de la parole, est récurrent. Or le projet de la psychanalyse est précisément de lutter contre le blocage et de s'exprimer, c'est la règle fondamentale : « *Tout dire mais il faut qu'en face de soi il y ait une profondeur ouverte. L'inconscient rétablit son cours parce qu'il peut s'écouler. Il y a une ouverture, il faut simplement oser s'en servir* »<sup>12</sup>. Le labyrinthe est aussi celui qui permet à Orion, à travers le mythe du Minotaure, de franchir les obstacles et de trouver la bonne

---

<sup>10</sup> *Ibid.*, p. 26.

<sup>11</sup> *Ibid.*, p. 20.

<sup>12</sup> *Ibid.*, p. 63.

voie en laissant de côté « *celles qui butent contre un mur* »<sup>13</sup> ou contre une grande muraille. C'est Blanche à qui Henry Bauchau fait lire les premières ébauches de son roman *La Déchirure* : « *Blanche Jouve me dit : « Cela tient, l'œuvre est sur les rails. Ce que je préfère, c'est « L'incendie de Sainpierre », c'est beau. Je sais que vous tenez beaucoup au « Bélier » mais je ne vois pas sa place* »<sup>14</sup>, c'est elle également qui le conseille dans son écriture poétique : « *Blanche trouve avec raison que j'aurais dû sacrifier un certain nombre de pièces plus anciennes qui font tort aux derniers poèmes* »<sup>15</sup>. Elle accepte donc bien d'assumer ce rôle de lectrice attentive et de conseillère littéraire dont a besoin alors l'écrivain pour conforter ses choix. Elle interprète les textes que lui soumet l'écrivain et, telle la Sibylle, en fait sortir une vérité inconsciente, parfois inattendue : « *Au sujet du manuscrit de Personne* » qu'elle a lu, elle s'exclame : « *vous avez exprimé là-dedans votre démon. Vous le saviez ?* »<sup>16</sup>.

Même si, lors de l'analyse, elle refuse d'assumer un rôle maternel, comme cela est éclairément souligné dans *L'Enfant bleu*, c'est bien cependant un rôle de protection qu'elle endosse lorsque, téléphonant à Henry Bauchau, elle lui demande avec beaucoup de compassion : « *Comment allez-vous ?* » ou encore lorsqu'elle lui écrit une lettre qui dit : « *Le monde tremble un peu — comme c'est le premier dimanche de l'Avent — cela n'a rien d'étonnant. N'ayez pas peur* »<sup>17</sup>. Répondant à Henry Bauchau qui lui demande pourquoi Pierre Jean Jouve ne s'est pas fait psychanalyser, elle exprime très clairement le bénéfice de la psychanalyse comme étant l'accession à la création. Pierre Jean Jouve, d'après elle, à la différence de Henry Bauchau, n'avait pas besoin de l'épreuve psychanalytique pour créer :

Voyez-vous, Pierre a toujours eu une grande force de création. À soixante-treize ans écrire *Proses*, c'est bien, n'est-ce pas ? S'il s'était trouvé

---

<sup>13</sup> *L'Enfant bleu*, *op. cit.*, p. 31.

<sup>14</sup> *La Grande muraille*, p. 237.

<sup>15</sup> *Ibid.*, p. 141.

<sup>16</sup> *Ibid.*, p. 18.

<sup>17</sup> *Ibid.*, p. 321.

devant un mur, j'aurais tout fait pour qu'il se fasse psychanalyser mais somme toute ça ne s'est jamais produit. Il a toujours pu créer. Son angoisse a toujours eu un débouché. Vous-même, vous êtes une réponse à votre question. Avant l'analyse, vous ne pouviez pas vous exprimer<sup>18</sup>.

Ce texte est fondamental mais il ne dit peut-être pas tout, car il me semble que Blanche a joué, également, auprès de Jouve, ce rôle de guide vers la création. Blanche le note dès sa première rencontre avec Jouve, dans une lettre à Romain Rolland datée de 1921 :

Il y a eu au début de la semaine dernière une splendide illusion — était-ce illusion de voir vivre enfin un être qui n'avait pas appris à le faire jusqu'ici. J'avais le sentiment d'une merveilleuse création et je n'ai pas pu résister à cela. Je ne conçois pas ce que peut être demain — mais pas une porte qui se ferme<sup>19</sup>.

Ainsi, Jouve relatant sa rencontre avec Blanche dans *En Miroir*, peut-il écrire : « *Je rencontrais à ce moment précis celle qui intervenait, semblait-il, pour m'appeler et me nommer. B. et moi, nous fîmes ensemble le signe d'une entente passionnée* » (EM, II, 1068). Jean Wahl ne s'y trompe pas qui écrit « *Blanche fut pour Jouve ce que fut Béatrice pour Dante* » (II, 1727). Elle a été cette femme-guide, cette muse inspiratrice. Elle a été aussi cette femme maternelle comme l'est Véronique, au nom destinal de « porteuse de victoire », auprès de son mari Vasco. Ainsi dans *L'Enfant bleu*, Véronique qui, comme Blanche, est âgée de dix ans de plus que son mari, parallèlement à son métier de psychanalyste soutient Vasco dans son cheminement et l'amène à la création : « *Je sens que l'invention, la musique future de Vasco, auxquelles je le fais croire, sont là. Il le sait, il ne peut pas encore y atteindre quand il compose. Ce qui est dur pour lui, pour nous* »<sup>20</sup>. Il est évident que, sans tenir totalement le rôle de psychanalyste auprès de Jouve, Blanche l'a porté vers la création et il apparaît très significatif que lorsque Bauchau lui demande pourquoi Jouve n'a plus écrit de pièces de théâtre après 1924, elle avoue une influence si

---

<sup>18</sup> *Ibid.*, p. 23.

<sup>19</sup> Cité par Leuwers, *Jouve avant Jouve ou la naissance d'un poète*, Klincksieck, 1984.

<sup>20</sup> *L'Enfant bleu*, *op. cit.*, p. 22.

profonde sur l'œuvre de son mari que ce dernier n'aurait plus choisi l'expression dramatique après 1924, parce que, dit-elle, « *Il y a [...] que moi j'aime beaucoup le roman, la poésie m'est proche, le théâtre est plus loin de moi* »<sup>21</sup>. Ailleurs, elle avoue que c'est pour Pierre qu'« *elle a poursuivi dans l'analyse* », par besoin d'argent, et là encore elle met en évidence le lien maternel qui la lie à son mari qu'elle a accepté d'entretenir toute sa vie afin qu'il puisse accomplir ce qu'elle appelle son « génie » et son « œuvre ». Une grande compréhension, une grande indulgence présidaient aux relations entre Blanche et Jouve. Elle avait également accepté ses passions pour d'autres femmes ou son attrait pour les prostituées. De même pour que Vasco puisse enfin atteindre son œuvre, Véronique le laissera s'éloigner d'elle et se rapprocher de Gamma. D'autre part, la relation que Véronique entretient avec son petit patient Orion en l'amenant à devenir peintre « *si tu travailles, tu seras peintre* », est aussi un rôle de guide, guide vers l'inspiration et la créativité et peut-être un peu aussi le rêve d'un Pigmalion. La métaphore d'Orion en Albatros, qui renvoie évidemment à Baudelaire et à la création poétique, n'est pas sans intérêt car elle est proche de l'imaginaire jouvien : « *Moi j'accepte d'être sa psycho-prof-un-peu-docteur et infirmière. Pourquoi ? C'est parce que je crois que comme l'albatros [...] il a de grandes ailes qui l'empêchent de marcher. [...] c'est ce que je ressens* »<sup>22</sup>. Enfin la Véronique de *L'Enfant bleu* accepte de sacrifier son propre travail de poète au bénéfice de son mari et d'Orion. Elle accepte de ne pas avoir assez de temps pour le mener à son terme, fidèle en cela au choix de Blanche qui déclare à Henry Bauchau qu'elle n'a aucune ambition<sup>23</sup>, en tous cas pour elle-même car là encore c'est une affaire de transmission et de transfert et elle semble transmettre à ses patients son propre désir artistique. Dans *L'Enfant bleu*, le jeune patient dicte à la psychanalyste ses textes de rêves et d'angoisse mais aussi bien ses textes lui sont dictés par

---

<sup>21</sup> *La Grande muraille*, p. 20.

<sup>22</sup> *L'Enfant bleu*, *op. cit.*, p. 125.

<sup>23</sup> *La Grande muraille*, p. 23.

l'influence de la psychanalyste et par ses choix allégoriques et mythologiques.

Ainsi, comme le dit Blanche dans le *Journal* à propos de Baladine et Pierre Indemini, « *le renoncement se fait pour la création [...] renoncement indéfini pour une création indéfinie* » et lorsque Bauchau précise sa question de manière beaucoup plus personnelle : « *Est-ce que vous estimez avoir réussi cette tentative ? Est-ce que le renoncement en valait la peine ?* » curieusement, Blanche, à la manière d'Orion dans *L'Enfant bleu*, répond non pas « je le pense » mais « *on le pense* »<sup>24</sup>. Ce « on » est aussi énigmatique que celui de *L'Enfant bleu* et il est aussi bien celui du patient que bientôt celui de la psychanalyste elle-même. Sur ce pronom plutôt indéfini et impersonnel, Blanche a élaboré une véritable théorie poétique : « *Le on est excellent pour l'artiste dans la mesure où il s'applique à son art et le pousse à chercher toujours du nouveau, à continuer, à dépasser* »<sup>25</sup>.

C'est Blanche, d'ailleurs, qui donne son titre à l'œuvre de Bauchau *La Déchirure* (roman qui lui est dédié) lorsqu'elle déclare « *il ne faut pas chercher la réconciliation à tout prix* »<sup>26</sup> (*Journal* p. 21). Dès lors que, comme l'énonce « *la Sibylle en colère* », « *on peut vivre en somme et supporter la déchirure* », la déchirure fait partie de la vie et son acceptation est aussi possibilité de la naissance de l'œuvre d'art<sup>27</sup>. En même temps que Blanche insiste sur une règle de vie, une éthique, elle édifie une véritable théorie esthétique fondée sur la déchirure. Il est donc tout à fait naturel que Bauchau se sente une grande dette vis-à-vis de Blanche, à cause de l'influence très forte qu'exerce sur lui cette femme à la vitalité tellurique, à l'énergie souterraine et à la jeunesse persistante. Jeunesse de choix et de défi, jeunesse devant laquelle Jouve lui-même est admiratif, lorsqu'il voit sa femme âgée et fatiguée, marcher plus vite que lui dans la montagne :

---

<sup>24</sup> *Ibid.*, p. 357.

<sup>25</sup> *Ibid.*, p. 236.

<sup>26</sup> *Ibid.*, p. 21.

<sup>27</sup> *La Déchirure*, p. 221.

Elle y est allée seule, ne voulant pas nous retarder, ou sans doute voulant éprouver ses forces. Pierre, en la voyant, a un mouvement d'enthousiasme où remonte une vieille admiration. Il se hâte vers elle, l'air heureux et fier [...] son regard semble dire « Voyez comme elle est extraordinaire, oser à son âge faire encore cela ! Mouvement d'amant surpris et d'enfant émerveillé devant la puissance féminine »<sup>28</sup>.

Puissance féminine archétypale. Non seulement Blanche est pleine de pouvoir et de vitalité mais c'est une véritable « légende », qui habite Bauchau : « *En écrivant cela, je me suis signifié qu'il y a aussi en moi une légende de Blanche* »<sup>29</sup>. Blanche a pris les dimensions d'un mythe, qui a valeur initiatique, et dont l'auteur se sent investi. Il se doit alors d'écrire, comme un monument qu'il veut dédier et ériger à la gloire et à la mémoire de Blanche : « *Si je mourais demain, je n'aurais élevé aucun monument à Blanche (...) l'œuvre que je porte en moi serait à peine à l'état d'ébauche* »<sup>30</sup>. Ainsi a-t-il besoin de prouver sa reconnaissance à Freud et à Freude-Blanche, en écrivant leurs noms admirés. Car c'est Blanche qui lui permet d'établir le lien essentiel avec ce qu'elle appelle « *la voie profonde* » qui résonne étrangement comme « *les années profondes* » de Pierre Jean Jouve. Et elle s'entend comme une parole libératrice au même titre que la voix d'Hélène permet à Léonide de retrouver la parole créatrice. C'est Blanche qui amène vers la parole de la terre et du sang<sup>31</sup>. Comment, dès lors, ne pas rapprocher Véronique de Paulina ou de Baladine qui sont les images mêmes de femmes inspiratrices, Paulina enfante la poésie, Baladine cherche à faire inventer à Jacques de Todi des choses magnifiques et Luc Pascal exprimera à la perfection ce que Baladine « *eût voulu obtenir de Jacques dans sa peinture* ». N'est-ce pas Baladine qui décuple la puissance créatrice de Luc et qui lui dicte le texte du premier jet de son roman ? Catherine est également le guide, l'être auquel le travail d'ascèse de Pierre est dédié. N'y a-t-il pas derrière tous ces personnages, l'ombre de Blanche, épouse

---

<sup>28</sup> *La Grande muraille*, p. 141.

<sup>29</sup> *Ibid.*, p. 218.

<sup>30</sup> *Ibid.*, p. 348.

<sup>31</sup> *La Grande muraille*, p. 207.

protectrice et presque maternelle qui, peut-être pour compenser un désir créateur personnel, veut offrir à son mari tous les moyens d'accéder à des sommets artistiques auxquels elle-même n'a pu atteindre ? Tous ceux qui ont approché les Jouve, ont souligné à quel point Blanche était présente derrière la création jouvienne. Blanche est une figure centrale de la création jouvienne, elle représente l'élément déterminant de la conversion de 1924, date primordiale où elle aime à confondre la passion pour le poète avec un sentiment de merveilleuse création et jeta ainsi les bases de ce qu'il appellera bientôt sa « *Vita Nuova* », vie et œuvre mêlées. C'est un peu comme si, quelquefois, Jouve écrivait sous la dictée muette de Blanche, la Sibylle. L'expérience psychanalytique la plus directe a d'ailleurs contribué à la création jouvienne et *Vagadu* en reste tributaire. Jouve a eu, grâce à Blanche, la possibilité de puiser dans des documents, dossiers de malades, compte-rendus psychiatriques, analyses selon la méthode de Freud :

J'eus la chance de disposer pendant quelque temps d'un document écrit, d'une grande précision qui retraçait les étapes principales d'une opération d'analyse, opération qui avait eu lieu (*EM*, II, 1091-92).

Dans *Vagadu*, plusieurs noms propres pourraient être rattachés à ceux de la famille de Blanche. Pour *Paulina* aussi, Blanche a fourni une contribution directe : « *Paulina 1880 survint en utilisant seulement quelques éléments de la chronique familiale de B.* ». B., qui n'est autre que Blanche, aimait en effet à fabuler sur une de ses grand-tantes dont la destinée ressemble à celle de Paulina. Quant au *Monde désert* il est dédié à B. R. J. comme à son inspiratrice, Catherine elle-même héroïne d'*Hécate* était une

curieuse imago que B. avait formée à l'usage de sa fantaisie et le patronyme « Crachat » représentait la manière de son esprit si propre à saisir ce qu'il peut y avoir de vertueux dans l'humiliation naturelle. Nous parlâmes quelque temps de Catherine Crachat et sans que j'y prisse garde le personnage de l'actrice se forma (*EM*, 1090).

Dans l'œuvre jouvienne donc, même si l'homme assume le plus souvent la fonction créatrice, celle qui l'habite et le fait créer, celle qui l'amène à la création, c'est la femme.

Hélène, coupant le cordon ombilical par sa mort, jouera ce même rôle décisif auprès de Léonide et l'amènera à retrouver « *les noms magiques* ».

En fait, il nous apparaît évident que les œuvres de Jouve et de Bauchau ne se ressemblent en rien et que l'œuvre de Bauchau n'a subi à aucun moment l'influence de l'œuvre jouvienne, à la différence par exemple de celle de Pierre Emmanuel ou même à un certain moment de celles de Yves Bonnefoy ou de Salah Stétié. Il n'y a pas d'hypotexte jovien dans le texte de Bauchau. L'influence ici ne passe pas par Jouve, mais par Blanche et ces œuvres sont sœurs, sœurs très différentes mais sœurs de « sang » tout de même car elles sont filles de la même mère spirituelle. Ce que nous voudrions, en effet, montrer c'est que l'influence de Blanche est si forte sur la création de Jouve et Bauchau qu'elle transparait à travers certaines ressemblances « profondes » qui se tissent entre ces deux œuvres en ce qui concerne en particulier le rapport à la femme, à la mère et à la création. Il nous semble que le personnage de Blanche, tel qu'il apparaît dans *La Déchirure*, à travers la Sibylle ou dans *L'Edipe sur la route* avec Diotime ou encore avec Véronique dans *L'Enfant bleu*, est un personnage ambigu, très proche de l'Hélène jouvienne, entre présence réconfortante et menace. Ce personnage constitue une superposition d'images féminines matricielles qui font jaillir la poésie. Lorsqu'après l'épreuve du labyrinthe —qui se caractérise par l'étouffement, l'égarement, l'exclusion, l'humiliation et le risque du rejet dans des « lieux d'aisance »— :

C'était un lieu abstrait dont à cause de l'angoisse, on ne pouvait assimiler ni la forme, ni la couleur. Mais on restait là un temps suffisant pour y ressentir l'appréhension des choses pénibles<sup>32</sup>,

L'écrivain pénètre enfin dans l'antre de la Sibylle, il la perçoit d'emblée comme une femme éminemment dangereuse, porteuse d'une puissance innommée et il éprouve une vague terreur religieuse. La Sibylle est comparée à un « *cardinal maigre teinté de grandeur espagnole* », elle incarne alors la culpabilité et la peur du

---

<sup>32</sup> *La Déchirure*, p. 27.

jugement « avec en arrière-plan, les mots exécution capitale » et elle représente la règle sacrée « l'Église [...] la religion. L'ancienne et la future [...] la magistrature profonde ». Ainsi la Sibylle, comme Hélène dans *Les Années profondes*, possède-t-elle les principaux caractères du Sacré, le *tremendum* et le *fascinans* et suscite-t-elle pour cette raison des sentiments de vénération doublés d'angoisse : Femme-énigme, femme ambiguë, elle est pleine d'attrait et de puissance « plénitude de chaleur qui était la femme » — de même que Véronique laisse parfois paraître la femme de séduction et de pouvoir —, mais aussi terrible et redoutable. Devant cette présence du divin que représente Hélène, Léonide se sentira « enfant et obscur » et il devra recourir à l'application stricte d'une gestuelle stéréotypée, comme au seul rempart qui puisse encore le protéger. Léonide, devant Hélène, est en effet submergé par une sensation terrible de mystères et de dangers. La Sibylle de Bauchau se situe, elle aussi, hors du temps et représente la mère archétypale. La couverture dont elle se protège les genoux signifie le passé : « la personne qui s'asseyait avec le passé sur les genoux était ancienne, elle n'était pas vieille. On avait en face de soi une femme avec tous ses pouvoirs et, en plus, le poli du temps ». C'est pour cette raison qu'elle s'élargit aux dimensions de l'univers, femme-monde comme dans les poèmes de *Matière céleste* de Jouve, elle est une femme de minéral, de roc, emplie d'une force chtonienne, et cette bouche d'ombre profère les paroles de la terre qui s'enracinent au plus profond des couches obscures. Femme noire où s'expriment les forces oraculaires de l'inconscient, c'est aussi une femme-animal, pythie comme python, monstre marin ou serpent aux évolutions courbes et froides qui font penser au terrible rêve de Léonide qui met en scène une mariée, tout en noir, plus onduleuse qu'un serpent. Femme terrifiante à l'œil hostile, au regard jaune qui évoque le regard cruel du fauve. Dans le texte de Bauchau, comme dans celui de Jouve, elle est à la fois Ève et Marie. Comme le dit Franz Von Baader, toute femme est simultanément une Ève et une Ave (Maria) : Marie est la figure inversée d'Ève la pécheresse, elle écrase le serpent sous son

pied, elle est la médiatrice du salut, comme Ève l'a été de la damnation. L'écriture ambiguë comme la femme, fautive et maléfique, l'écriture pour la mort peut se transmuier en passeport pour l'éternité :

Le serpent était écrasé sous le talon de la femme mais il avait répandu sa semence au pied de l'arbre et la terre était imprégnée de sa mobilité séduisante. La femme existait d'une pensée magnifique, on percevait l'équilibre de ses épaules et dans la circulation de sa vie, la saveur de la sève et le sel des choses marines<sup>33</sup>.

Ainsi cette femme de mystère et d'énigme est-elle à la fois « *courtisane sacrée* », prostituée dont la violence et la colère touche à la vulgarité, mais aussi à la grande source, lointaine et trouble qui est celle des mères, « *la mère, la matière* »<sup>34</sup>.

Mais le terrible est que la mère doit être quittée. Le cordon ombilical doit être coupé, la mère doit être tuée, elle doit mourir pour rompre le lien et afin que le fils puisse exister et créer. D'où cette terrible déchirure, « *à cause du sang de la naissance qui demeure inexpiable, à cause de la mort de la mère et des hurlements d'épouvante que la mère a poussés devant vous avant qu'on apporte l'oxygène* », ou encore à cause de la mère furieuse, comme la Sibylle, car là seulement, dans cette coupure, se joue la liberté du fils : « *Quand la mère a été mise très en colère, le fils se tourne vers le monde. Le monde lui parle et la mère peut enfin se taire* »<sup>35</sup>. La mère de Véronique est morte au moment de la naissance de son enfant, de même l'Hélène de Léonide doit-elle mourir pour parachever l'initiation de ce jeune homme. Sur Hélène morte peut enfin naître la création et l'écriture. Il a fallu beaucoup de souffrances pour que Léonide entre dans la psychologie des profondeurs et accepte d'affronter l'épreuve de l'inconscient et de la mort, pour qu'il accepte de revenir à la première expérience de mort, celle de l'affreuse séparation d'avec la mère. En effet, au cours de la naissance s'est produite la tragédie de la déchirure, de la séparation, cette sortie de l'état

---

<sup>33</sup> *Ibid.*, p. 29.

<sup>34</sup> *Ibid.*, p. 223.

<sup>35</sup> *La Déchirure*, p. 224.

fusionnel. Cet événement de l'expulsion hors du paradis est la première expérience traumatisante due à la découverte de l'incomplétude. La psychanalyse permet justement de rejouer cette séparation et cette fois de la dépasser, pour aller vers la création. Dès lors, on comprend que la scène capitale, celle de Bauchau, celle de Jouve, c'est le retour, par l'intermédiaire de la déchirure ou de la mort de la mère, à la première séparation capitale et ce retour qui est une sorte de psychodrame, ou d'expérience psychanalytique, permet de rejouer la catastrophe et cette fois de l'accepter positivement. Par le sourire de la mère, par la transmission de la Sibylle, par la mort apaisée d'Hélène, par la mort souriante de la mère d'Henry Bauchau, les auteurs acceptent enfin la séparation, la déchirure. Il est très frappant que les mots et le sourire de la mère dans *La Grande muraille* soient exactement les mêmes que ceux d'Hélène dans *Les Années profondes* :

Je l'ai retrouvée, à travers le brouillard des années, comme je l'ai vue sans doute tout enfant. Son sourire plein de certitudes m'a dit enfin : 'N'aie pas peur, tout ira bien'. Tout est bien. Elle est la mère, la grande réserve d'espoir et la promesse. J'apprends d'elle en ce sourire tout ce qu'il faut savoir et qu'elle n'avait pas pu encore me transmettre. Je ne suis plus seul, je ne serai plus jamais seul que par erreur ou par faiblesse.

Or ce qui dépasse la mort ici, ce qui rassure enfin l'enfant tombé des bras de la mère, c'est la force de l'amour, amour d'Hélène pour Léonide, amour qui sublime la mort et qui rassure :

« C'est facile... Facile... C'est facile de mourir. Je t'assure, ne t'inquiète pas... facile ». Sa parole était si claire, si pareille à elle. Elle dit deux fois « Léonide » et après la deuxième, « Léonide, sois heureux » et elle reprit avec une douceur plus extrême : « C'est facile... C'est beau et facile avec toi » [...]. Elle tourna tout son visage vers moi encore une fois, tout son visage vivant dit : « Je... t'aime, merci ».

C'est dans cet espace potentiel de réconciliation avec la mère que peut avoir lieu la maturation de l'œuvre et la création, c'est l'espace même de l'écriture et de la poésie qui permet à la source inépuisable de s'ouvrir enfin. Et voilà qui ce nous délivre de ce corps de mort.

Et cette révélation de l'œuvre d'art, cette perception de la psychanalyse comme œuvre créatrice, comme mouvement qui amène au processus créateur, c'est la révélation que transmet Blanche, elle qui est habitée par les forces imaginaires et mythiques de la création et qui sait que la psychanalyse, c'est d'abord la force créative d'une poésie. Et c'est par la poésie de Blanche que sont éclairés Jouve et Bauchau. Tous deux portent en eux cette femme intérieure qu'est Blanche, Sibylle intérieure ou femme noire jouvienne, Hélène intérieure. Cette femme qui est Blanche, et dont Jean Wahl dit qu'elle est blanche par tout ce qu'elle a de noir en elle, leur a permis d'atteindre aux forces de l'inconscient, elle est une partie de leur propre inconscient, comme si cette mère spirituelle qui les habitait était un peu d'eux-mêmes. Blanche est l'*anima* de ces deux poètes et c'est elle qui fait naître le lien secret et mystérieux à l'écriture, par ce lien inconscient qui est comme un lien de sang, une transmission créative. Ainsi ces deux écrivains, tout en étant très différents, partagent d'une certaine façon le même inconscient par l'intermédiaire de Blanche qui est une figure d'Ariane, une figure du passeur archétypal, figure imaginaire dont ils sont les enfants.